

Mohammad Ali Amir-Moezzi et John Tolan, spécialistes de l'islam : « Ce que l'historien peut savoir de manière certaine sur Mahomet n'excède pas deux pages »

ENTRETIEN À l'instar de la plupart des fondateurs de religion, le dernier prophète musulman reste, à bien des égards, énigmatique. Sommités des études sur l'islam, Mohammad Ali Amir-Moezzi et John Tolan, qui viennent de diriger un monumental « *Mahomet des historiens* », livrent dans un entretien au « Monde » la substantifique moelle de leurs recherches. Propos recueillis par Virginie Larousse. 01-11-2025 à 06h30, modifié à 23h52

C'est une somme sans équivalent sur Mahomet que viennent de publier les Editions du Cerf : cinquante chercheurs internationaux, sous la direction des professeurs Mohammad Ali Amir-Moezzi et John Tolan, deux épais volumes comptabilisant un total de plus de 2 200 pages, quarante-cinq études passionnantes et accessibles au grand public, le tout permettant d'approcher comme jamais ce personnage capital dans l'histoire de l'humanité.

Il ne s'agit pourtant pas d'une énième biographie, version XXL, du Prophète. Loin de la légende dorée aussi bien que des controverses, ce monumental ouvrage décortique par le menu l'ensemble des sources, islamiques et non islamiques, qui nous renseignent sur la figure de Mahomet à travers les siècles, du Coran à la Sîra et aux hadiths (biographie, paroles et actes du Prophète), en passant, entre autres, par les textes juifs et chrétiens, et en mobilisant les disciplines les plus variées, de la théologie à la mystique ou au droit, de la littérature au cinéma...

En résulte un ensemble qui donne à voir la richesse extraordinaire de la représentation de Mahomet à travers le temps et les cultures. Directeur d'études émérite à l'Ecole pratique des hautes études (Paris), Mohammad Ali Amir-Moezzi avait déjà codirigé *Le Coran des historiens* (Éditions du Cerf, 2019). John Tolan, professeur émérite à l'université de Nantes, est directeur du programme au Conseil européen de la recherche et a publié *Mahomet l'Européen. Histoire des représentations du Prophète en Occident* (Albin Michel, 2018).

Le sujet du fondateur de l'islam est particulièrement sensible. Or l'approche historico-critique que vous utilisez peut susciter des crispations, une telle démarche étant parfois perçue comme dangereuse pour la foi. Que répondez-vous à ceux qui vous accuseraient de vouloir déconstruire l'islam ?

M. A. A.-M. Je ne pense pas que le sujet soit si inflammable que cela – d'ailleurs, aucun des chercheurs sollicités pour ce projet n'a décliné notre invitation –, pour la simple et bonne raison que nous mobilisons en premier lieu des sources islamiques. Notre travail ne vise pas la déconstruction. C'est une vertu du chercheur que de rester respectueux de son objet tout en s'en tenant à distance et dans une perspective non confessionnelle. Une approche historienne intelligente cherche à poser des questions pertinentes plutôt que de reprendre des réponses toutes faites et des certitudes quelque peu illusoire.

Il suffit de voir, par exemple, l'extrême pluralité des idées dans la tradition islamique. Parfois, les musulmans sont oublieux de leur propre passé. Prenez le Coran : alors que beaucoup considèrent que l'ensemble des musulmans étaient d'accord sur son contenu du vivant même du Prophète, il y a eu en réalité plus de trois siècles de débats, et parfois de conflits armés, entre les musulmans à ce sujet, et ce n'est qu'au Xe siècle que le Coran « officiel » a été adopté.

Concernant le Prophète, avant l'harmonisation de la Sîra décidée par le pouvoir califal à la même époque, les biographies plus ou moins partielles de Mahomet expriment nombre de contradictions, y compris sur les données les plus élémentaires de sa vie : ses dates de naissance et de décès, celle de l'hégire (ou « émigration » : persécuté par les Mecquois hostiles à sa prédication, Mahomet s'était alors installé à Médine, actuellement en Arabie saoudite, avec la toute jeune communauté des fidèles), le nombre de ses enfants et de ses épouses, etc. L'historien doit prendre au sérieux l'ensemble des sources et des données, afin de décortiquer ces divergences.

Le titre de votre ouvrage désigne le prophète de l'islam par l'appellation francisée « Mahomet ». Cette dernière fait l'objet de protestations de la part de certains musulmans, qui insistent pour que l'on utilise son nom en arabe. D'où vient cette polémique ?

J. T. : Effectivement, en arabe, le prophète s'appelle Muhammad ou Mohammed – noms que nous employons à l'intérieur du livre. Dans les ouvrages scientifiques en français, aujourd'hui, la forme arabe est de plus en plus employée. Néanmoins, pour le grand public francophone, le nom du prophète de l'islam est Mahomet, et il aurait été moins parlant de l'appeler autrement.

La francisation des noms propres est très courante et elle s'applique à d'autres figures religieuses : Jésus pour Yeshoua, Moïse pour Moshé, etc. Il n'y a pas de quoi s'en offusquer. Toutes les langues, du reste, pratiquent cette déformation : en Afrique subsaharienne, Mahomet est appelé Mamadou, en Turquie, Mehmet, tandis que Jésus est prénommé Issa en arabe, par exemple. Il n'y a là aucun caractère offensant.

Depuis quelques années, une polémique affirme qu'il y aurait une connotation négative dans le terme « Mahomet » – qui signifierait soi-disant « celui qui n'est pas loué », alors que son nom en arabe dit exactement le contraire.

Or la francisation du nom du Prophète s'est faite au Moyen Âge, popularisée par l'auteur de la Chanson de Roland, à la fin du XI^e siècle, qui ne connaissait rien de l'arabe – ses lecteurs encore moins. Il aurait été incapable de faire un jeu de mots en arabe. Cette controverse sur l'appellation Mahomet, en réalité très récente, émane de groupes musulmans fondamentalistes qui veulent diffuser l'idée que les Français seraient islamophobes.

Que sait-on, précisément, de l'historicité du prophète de l'islam ? Son existence ne fait-elle aucun doute ?

M. A. A.-M. : La thèse selon laquelle Mahomet n'aurait pas existé, défendue jusqu'à il y a une quarantaine d'années par certains historiens, n'est pas soutenable. Le fait que des textes non arabes – sources juives en hébreu, chrétiennes en syriaque... – pratiquement contemporains du Prophète parlent de lui suffit à le démontrer. D'aucuns ont aussi affirmé que Jésus n'avait jamais existé, mais cette thèse a été battue en brèche. En revanche, d'autres personnages plus anciens, tels Moïse ou Abraham, pourraient être légendaires.

Pour autant, si l'existence historique de Mahomet ne fait pas de doute, il est faux de dire, comme le faisait l'historien Ernest Renan à la fin du XIX^e siècle, que de tous les grands prophètes Mahomet est le seul dont on connaît la vie pratiquement au jour le jour.

Justement, quels sont les points de sa biographie qui nous sont connus avec certitude ?

M. A. A.-M. : Ce que l'historien peut savoir de manière certaine sur Mahomet n'excède peut-être pas deux pages. En se fondant sur le Coran et sur ce que disent les sources non islamiques contemporaines à son sujet, on peut dire que nous avons affaire à un prophète, au sens biblique du terme, apparu en Arabie occidentale à la fin du VI^e siècle, porteur d'un message que de nombreux historiens qualifient de biblique, c'est-à-dire qu'il se situe dans la tradition monothéiste juive et chrétienne.

Mahomet annonce la fin du monde et invite les gens à se repentir, à être pieux, à pratiquer l'aumône, à se montrer bons les uns envers les autres pour être épargnés par la colère de Dieu.

Des données plus subtiles peuvent aussi être glanées dans le Coran sur la spiritualité de Mahomet, grâce à un vocabulaire extrêmement riche autour du cœur – désigné par au moins quatre mots différents toujours suivis par l'invitation à la prière. Or, dans la mystique chrétienne syro-orientale, on sait que la prière du cœur est très importante. Ce type d'indice peut laisser penser que Mahomet et son entourage proche ont peut-être évolué dans un milieu initiatique d'origine syriaque.

J. T. : Par ailleurs, si la tradition musulmane souligne que le paganisme dominait La Mecque avant la prédication de Mahomet, la lecture du Coran montre qu'en réalité la population semblait très largement familiarisée avec l'univers monothéiste, puisqu'il est fait régulièrement allusion aux histoires bibliques – en particulier celles des prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament – de manière allusive, comme si elles étaient déjà connues de tous.

Mahomet se situe dans la lignée des prophètes juifs et chrétiens, mais se distingue-t-il d'eux sur certains points ? Et, puisqu'il revendique cette tradition abrahamique, a-t-il réellement voulu fonder une nouvelle religion ?

M. A. A.-M. : Le Coran ne le précise pas, et ce texte est présenté comme le prolongement de la Torah de Moïse et de l'Évangile de Jésus (sourate 5, 46). Prenons ce qu'on appelle la profession de foi musulmane (« *Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est son prophète* ») : elle proclame l'unicité de Dieu – Dieu est un – et le prophétisme, c'est-à-dire que Dieu transmet son message à son peuple, le Jugement dernier, par l'intermédiaire d'un messenger ; à la fin des temps, les gens seront récompensés ou châtiés selon leurs actes.

Ces thèmes apocalyptiques sont clairement juifs et chrétiens. Ce qui est peut-être assez singulier et novateur dans le Coran, c'est que Dieu parle régulièrement à la première personne – ce qui est rarement le cas dans les sources scripturaires du judaïsme et du christianisme.

Le Coran ne cite que quatre fois le nom de Mahomet et le présente comme « un homme comme les autres » (sourate 41, 6). Comment expliquer, dès lors, la vénération absolue dont il fait l'objet ?

M. A. A.-M. : L'islam et la représentation de Mahomet ne se limitent pas au Coran. Et en effet, bien que le Prophète soit rarement désigné dans le texte coranique, il est présenté comme un humain tout à fait exceptionnel, un saint. C'est un homme qui peut entrer en contact avec Dieu, recevoir son message et le transmettre. À partir de là, plusieurs figures saintes du Prophète vont être développées dans des champs intellectuels variés (philosophie, mystique, droit, exégèse coranique, littérature, etc.) et les différentes cultures, où l'image que l'on s'en fait prend des teintes quelque peu divergentes.

J. T. : Pour simplifier, une ligne de fracture importante se situe entre ceux qu'on peut appeler les légalistes, qui voient Mahomet surtout comme quelqu'un ayant transmis des règles venant de Dieu, et les spiritualistes, notamment les soufis (la tradition mystique de l'islam), qui, à partir du IX^e siècle, invitent à retrouver la spiritualité du Prophète. On a là deux visions complètement différentes à la fois du Prophète et de l'islam.

M. A. A.-M. : C'est la raison pour laquelle je pense que le sujet n'est pas aussi inflammable qu'on pourrait le croire : les musulmans sont conscients de cette pluralité, et depuis toujours. Les soufis ont coutume de dire que le Prophète portait trois vêtements : le vêtement du combat, soit celui du guerrier ; le vêtement de la loi, c'est-à-dire les normes ; et le vêtement de la pauvreté, à savoir la spiritualité. Eux affirment faire le choix du troisième vêtement.

Ce faisant, ils indiquent explicitement qu'ils ont effectué une sélection dans ces différentes figures du Prophète pour choisir celle qui va dans le sens d'une purification de soi, d'un cheminement spirituel, en mettant de côté le prophète des légistes et des guerriers. Les djihadistes, au contraire, font le choix du vêtement de combat.

Est-ce parce que, au contraire du catholicisme, l'islam n'est pas une religion centralisée et organisée de manière verticale que cette pluralité de vues a pu subsister ?

M. A. A.-M. : Certainement. Il y a bien des clercs en islam, c'est-à-dire des gestionnaires du religieux, mais ils ne constituent pas une autorité centrale. Il est souvent dit que la mosquée Al-Azhar, au Caire, est l'autorité de l'islam sunnite. C'est sans doute le cas pour un bon nombre de sunnites, mais pas pour tous.

Schématiquement, la vie de Mahomet se divise en deux périodes : la période mecquoise et la période médinoise, avant et après l'hégire. Elles donnent à voir un Mahomet très différent, passant de la prédication pacifique au guerrier farouche. Votre somme permet-elle de résoudre l'énigme d'un tel hiatus entre ces deux figures ? Comment comprendre, en particulier, l'évolution du rapport du Prophète à la violence ?

M. A. A.-M. : Cette division est en effet mise en avant par la tradition musulmane. Les historiens actuels, eux, sont néanmoins beaucoup plus circonspects et ne recourent plus trop à cette périodisation. De fait, à l'intérieur des sourates mecquoises du Coran, se trouvent des versets médinois, et vice versa. Tout est mêlé. En outre, pour la période dite médinoise du Coran, il y a certes des allusions à des batailles, des prises de position agressives à l'égard, notamment, des juifs et des chrétiens, mais ces dernières s'avèrent contredites par des passages à l'inverse très élogieux sur ces communautés.

En réalité, ces contradictions traduisent sans doute la superposition des discours de deux groupes de disciples : les fidèles non militants, qui parlent de la fin du monde, de la piété ; et les militants, qui entendent préparer la fin du monde par la guerre sainte. Les contradictions qui apparaissent dans la tradition musulmane reflètent peut-être une juxtaposition, voire un compromis, entre ces deux types de discours.

Dans un des chapitres du livre, la chercheuse tunisienne Hela Ouardi met précisément en avant les nombreuses contradictions des récits constituant la Sîra, c'est-à-dire des textes canoniques sur la vie du Prophète. Est-ce à dire qu'écrire une biographie fiable de Mahomet est impossible ?

M. A. A.-M. : Il y a une trentaine d'années, l'historienne Jacqueline Chabbi a publié un article très pertinent, dans la revue *Arabica*, intitulé « *La biographie impossible de Mahomet* ». Faire une biographie historique du Prophète me semble, de fait, irréalisable. Si vous parvenez à écrire une telle biographie, c'est que vous n'êtes pas dans une approche critique des textes. Et si vous voulez adopter une approche critique des textes, il devient tout bonnement impossible d'écrire une telle biographie.

Le Mahomet des chiites est-il très différent du Mahomet des sunnites ?

M. A. A.-M. : Dans les deux cas, il s'agit bien sûr d'un être tout à fait exceptionnel, je dirais un être de lumière. Dans la mystique sunnite, on parle de la lumière muhammadienne, qui est en quelque sorte la plus haute manifestation de Dieu dans l'homme. Dans le chiisme aussi, le Prophète est un être théophanique, c'est-à-dire quelqu'un qui, à travers son existence et son enseignement, manifeste le divin.

Ce qui est peut-être différent, c'est que, dans le sunnisme, cette lumière du Prophète se transmet à travers un livre – le Coran –, alors que dans le chiisme sa lumière passe par les imams – Ali et ses descendants. Le sunnisme est donc, en quelque sorte, la religion de Dieu faite livre grâce à Mahomet, tandis que le chiisme est la religion de Dieu faite homme, également grâce à Mahomet.

En quoi le Mahomet des djihadistes diffère-t-il de celui des musulmans traditionnels ?

J. T. : Il diffère par sa violence. Les musulmans lambda ne comprennent pas le djihadisme, dont ils sont d'ailleurs eux-mêmes les victimes. Ils ne reconnaissent pas cette représentation violente du Prophète et cette instrumentalisation politique et religieuse de sa figure.

On oublie souvent qu'aujourd'hui il y a davantage de musulmans d'origine asiatique qu'arabe. Le Mahomet indonésien présente-t-il des différences notables avec celui des Arabes ?

M. A. A.-M. : C'est vrai qu'il y a toujours un amalgame entre l'islam et l'arabité. Or, les Arabes ne constituent que de 15 % à 17 % des musulmans dans le monde. Les plus grands pays musulmans sont l'Indonésie et le Nigeria : nous sommes très loin de la langue et de la culture arabes ! Et la moitié de la population mondiale musulmane se trouve dans le subcontinent indien, entre trois pays : le Pakistan, l'Inde et le Bangladesh. Sans parler de l'islam centrasiatique, de langue turque, et de l'islam persan en Iran, en Afghanistan ou au Tadjikistan.

Le Mahomet indonésien est imprégné de la culture asiatique, où le bouddhisme, l'hindouisme et même des traditions animistes sont très présents. Cela dit, même au sein des populations arabes, la perception du Prophète diffère entre islam marocain, saoudien ou irakien, par exemple. Tout l'intérêt de notre Mahomet des historiens est précisément de mettre en avant cette impressionnante diversité de la figure du Prophète.

Vous montrez qu'en France, à l'époque des Lumières et au XIX^e siècle, le prophète de l'islam était perçu comme un grand réformateur. Quelle a été l'évolution de la vision de notre pays sur Mahomet ?

J. T. : Je pense que, pour comprendre la perception française de Mahomet, il faut remonter bien plus tôt dans l'histoire et étudier l'image que des non-musulmans, en l'occurrence les chrétiens européens, avaient de lui au Moyen Age.

Les intellectuels pensaient alors que la fin du monde était proche ; classer le phénomène de l'islam et de son prophète n'était pas évident. Dans un premier temps, l'idée a prévalu qu'il s'agissait forcément d'un faux prophète, d'autant que l'Évangile avait annoncé la survenue de personnages de ce type. Mahomet, avec son Coran reprenant des éléments bibliques, fait alors également figure d'hérétique.

Par conséquent, jusqu'au XVI^e siècle, les érudits européens qui s'intéressent à Mahomet le font dans la perspective de combattre cette hérésie. Le moment de bascule a lieu en 1543, avec la traduction latine du Coran [1141-1143] préfacée par Martin Luther : les auteurs protestants trouvent dans le texte musulman des arguments contre les catholiques. La même année, Guillaume Postel [1510-1581], professeur au Collège royal, publie son Livre de la concorde entre l'Alcoran, ou loi de Mahomet, et les évangélistes (c'est-à-dire les protestants), dans lequel il renvoie dos à dos les deux « hérésies » – le protestantisme et l'islam. Si la perception de l'islam reste négative, c'est peut-être un moindre mal par rapport aux catholiques, du point de vue des protestants, et inversement.

Mais aux XVII^e et XVIII^e siècles, des auteurs commencent à voir Mahomet comme un héros anticlérical qui a cassé le pouvoir d'un clergé corrompu, un grand réformateur, et l'islam comme le monothéisme le plus pur.

Par la suite, l'approche de l'islam se fera plus scientifique, avec le développement des sciences des religions, qui visent à étudier les cultes de manière comparative et sans en faire l'apologie ni polémiquer. C'est aussi au XIX^e siècle que les romantiques vont développer une vision très positive de Mahomet, perçu comme un grand spirituel et poète, notamment par Goethe et Victor Hugo, avec l'idée que les musulmans ont gardé une spiritualité que les Européens ont perdue avec la modernité. De son côté, Napoléon le considérait comme un grand législateur.

En somme, c'est surtout à partir de la révolution iranienne, en 1979, et l'émergence d'un islam politique inquiétant, que la religion musulmane et son prophète apparaissent comme menaçants.

M. A. A.-M. : Ce que j'appelle la révolution philologique, au XIX^e siècle, constitue un tournant très important dans la compréhension de l'islam. Avec l'intérêt pour l'apprentissage des langues anciennes, les chercheurs commencent à découvrir l'autre à travers ses textes, et non plus avec leurs propres lunettes. Ils comprennent que les autres ne sont pas des sauvages et ont une culture – une théologie, une mystique, une poésie... – qui leur est propre. En d'autres termes, ils découvrent l'altérité. Cela constitue, je pense, une véritable révolution et un chemin vers la tolérance.

Vous écrivez que ce Mahomet des historiens vise aussi à « apaiser les esprits, neutraliser les fanatismes et les incompréhensions ». Votre travail porte-t-il, au-delà de la démarche savante, une intention politique ?

J. T. : Absolument, une intention civique et politique dans le bon sens du terme, c'est-à-dire le vivre-ensemble. Notre approche peut aider à changer les regards. À la fois celui des musulmans sur leur propre tradition, mais également celui des non-musulmans à l'égard des musulmans, en montrant l'extrême diversité de l'islam. Contextualiser les sujets et créer une distance critique salutaire va dans le sens de l'apaisement. Je suis convaincu que donner une épaisseur historique au sujet permet d'en désamorcer le côté potentiellement toxique.

« Le Mahomet des historiens », dirigé par Mohammad Ali Amir-Moezzi et John Tolan (Cerf, 2 224 pages, 59 euros jusqu'au 31 janvier 2026, puis 79 euros).